

3^e partie

Chapitre I

L'exil

Un vent du Sud vif et tiède crêtait de blanc les vaguelettes du bassin et bousculait de gros nuages floconneux gris et argent dans un ciel d'émail bleu, lavé par la pluie de la nuit précédente. Juste en face du port, l'île de Wight dressait sa silhouette, barrant l'horizon. Une odeur de goudron frais flottait dans l'air, le bassin de radoub étant tout proche. Une coque avait été hissée sur les cales et des ouvriers s'affairaient autour. Les algues et les coquillages qui s'y étaient incrustés avaient été grattés et raclés, et les hommes enfonçaient à présent de l'étoupe à coup de maillet dans les interstices, avant de les recouvrir de goudron bouillant. Le parfum en était fort et piquant, tonique cependant, et une part inséparable de ce qui composait l'atmosphère active et vivante du port. Partant des vaisseaux à quais aux cales ouvertes des files de dockers déchargeaient des ballots de laine. Leurs files se croisaient sur les passerelles, faisant penser à l'activité d'une fourmilière. Les grands chantiers navals se trouvaient dans la ville voisine de Southampton, ici, à Portsmouth, c'était plutôt le commerce et le transport des voyageurs qui faisaient vivre la ville. Cependant les traversées vers la France étaient maintenant interrompues par la guerre, l'Angleterre étant entrée dans la formidable coalition qui s'était réunie afin de reprendre les territoires que les armées révolutionnaires avaient annexés l'année précédente. Seuls de hardis pêcheurs continuaient à faire de façon irrégulière la liaison avec les côtes de France, amenant régulièrement des groupes de personnes qui fuyaient le nouvel ordre que la Terreur avait maintenant instauré.

Se glissant entre les grands navires, une barque pontée manœuvrait pour accoster le long du quai où d'autres pêcheurs déchargeaient leur pêche de la journée, en face de la halle aux poissons. La mer avait été forte toute la nuit, et la traversée avait dû être rude : les visages défaits et verdâtres des personnes qui chancelaient maladroitement sur la planche de passerelle en attestaient. L'un des marins soutenait une femme d'une cinquantaine d'années dont les cheveux touchés de gris

étaient ébouriffés par le vent qui avait renversé le capuchon de la mante noire dont elle tentait de maintenir les pans d'une main, l'autre s'agrippant à celle, calleuse mais rassurante de l'homme. Suivait un autre marin tentant d'aider également une autre femme, cette fois plutôt dans les trente ans, mais celle-ci, les lèvres serrées et l'œil fulgurant ne l'entendait pas de cette oreille et repoussait vigoureusement la main tendue. Resserrant ses jupes autour d'elle, elle mit hardiment le pied sur la passerelle, mais à cet instant une houle vint mourir sous la coque et la jeune femme vacilla dangereusement. Le marin, sans plus se soucier de ses refus, la saisit à bras le corps par la taille et, la soulevant sans peine, parcourut en quelques pas les planches, la déposant sans trop de ménagements auprès de la première femme débarquée.

« Faites excuses, mademoiselle, mais je n'allais pas vous laisser aller barboter dans l'bouillon !! Sûr que vous n'en auriez pas aimé le goût ! Sauf vot'respect, bien sûr ! » ajouta-t-il d'un ton goguenard en portant deux doigts à son bonnet de laine. Il repartit vers la passerelle où s'engageait à présent un jeune homme entre vingt cinq et trente ans, portant presque une frêle vieille dame qui se cramponnait à lui en balbutiant des mots sans suite, où l'on pouvait deviner les paroles d'une prière entrecoupées de plaintes concernant les méfaits de la mer sur la digestion des biscuits de mer qui avaient été la part principale de son dernier repas. Le marin fut à ses côtés en trois pas :

« Laissez, Monsieur le vicomte, je m'occupe de madame !! J'ai l' pied plus sûr que le vôtre, sans vous offenser, et elle ne doit pas peser plus lourd qu'un casier à homard, pour sûr ! »

Et joignant le geste à la parole, il enleva la vieille dame qui n'eut que le temps de pousser deux ou trois pépiements effarouchés avant de se retrouver assise sur un amas de cordages auprès des autres. Le jeune homme dévala alors la passerelle, montrant ainsi que son pied, s'il n'était pas aussi sûr, n'avait pas grand chose à envier à celui du marin. Pendant ce temps, la plus jeune des trois femmes continuait le propos vigoureux que son débarquement énergique avait interrompu.

« La familiarité de ces gens est inimaginable !! Ce que cet homme a osé faire !!! . . .

- Calmez-vous, ma bonne, s'il n'avait rien fait vous courriez le risque de tomber à l'eau ! » essayait d'argumenter son aînée, tout en éventant

la vieille dame qui s'était affaissée, les yeux clos sur son épaule. « Ne pourriez-vous m'apporter votre aide, Hortense, notre mère se sent bien mal ! »

Mais Hortense n'en avait cure et continuait à marcher de long en large en se frictionnant les bras comme effacer la souillure apportée par le contact des bras du marin. Son visage mince et mat aurait été beau, sans la crispation de tous ses traits en une expression de mécontentement dont on pouvait deviner qu'elle lui était habituelle : les plis en étaient déjà bien imprimés sur son visage.

« Et en plus cette odeur !!! Ce bateau puant !! Je jure Dieu de ne plus manger de poisson de ma vie ! »

Le jeune homme, qui les avait rejointes, intervint alors :

« Ma tante, je vous rappelle que si nous n'avions pas eu le bonheur de le trouver, ce bateau puant, Dieu seul sait où nous serions aujourd'hui, et c'est sans doute la main du bourreau qui vous aurait touchée, et d'une bien autre manière !! Savez-vous que ces hommes risquent leur vie quand ils nous font traverser la Manche et que . . .

- Mais je ne pense pas que ces hommes le fassent pour l'amour de Dieu ou pour vos beaux yeux, mon neveu, et je crois que vos dernières pièces y sont restées !

- Mais non, justement, ma tante ! Le patron du bateau, Michel, l'a fait en souvenir de mon père, qu'il a connu quand il était enfant, et qu'il aimait, car son père et lui l'emmenaient quelques fois en mer . . .

- Je sais, Guillaume, je sais que mon beau-frère ne rêvait que de grand large et de tempête, et que vous avez hérité de ce goût bizarre, et vous deviez être bien content de nous infliger cette traversée horrible ! »

Mais le jeune homme, sans plus répondre, s'était incliné sur les deux femmes prostrées sur l'amas de cordages.

« Courage, ma mère, il n'y en a plus pour longtemps, je vais m'enquérir d'une auberge où vous pourrez vous reposer, ainsi que Grand-Mère. Elle ne sera pas luxueuse, nous n'avons plus tant d'argent, mais je tâcherai qu'elle soit propre et que la fréquentation n'en soit pas trop mauvaise.

- Soyez pas en peine, M'sieur l'Vicomte, » intervint Michel qui venait de déposer les maigres ballots qui représentaient tout ce qui restait des biens de cette famille, « J'vas demander au gars Pierre de veiller sur elles, et j'vas vous conduire là où vous trouverez c'qu'il vous faut !

Dame, c'est pas riche, c'est vrai, mais vous y s'erez bien, et la patronne, Rosalie, est la veuve d'un pêcheur anglais que j'ai connu et qu'est péri en mer. Et comme elle est normande, vous n'aurez point de peine à causer avec ! Allez ! Le plus dur est fait, vous v'là hors de danger à c't'heure !

- C'est cela, allons-y, Michel, j'ai hâte de voir mes femmes, comme aurait dit Grand-Père, à l'abri et au calme. »

À la mention du nom de son grand-père, le visage du vicomte s'assombrit, et la pensée du vieil homme qui n'avait pas voulu partir revint occuper tout son esprit, qui en avait été distrait quelques heures par le soin donné à sa famille durant une traversée difficile. Qu'en était-il de lui ? Quand ils s'étaient enfuis les soldats arrivaient, et sans la fidélité du garde-chasse Jérôme, ils auraient tous été pris. Tout en suivant Michel, Guillaume se remémorait les longues discussions qu'il avait eu avec le Marquis.

« Il faut partir, Grand-Père, nous ne sommes plus en sûreté, ici !

- Partir ! Tu n'as que ce mot à la bouche, mon garçon !! Tu as dans l'esprit les mêmes fumées que mon fils le Comte ! Si je l'avais écouté, il se serait embarqué, au lieu de prendre la place que son nom et son rang lui réservaient dans les armées du Roi.

- Mais il vous a obéi, monsieur le marquis, et il est resté sur le champ de bataille de Ponte Novu avec le corps expéditionnaire, en Corse, alors que je n'étais pas encore né ! Cependant les circonstances ne sont pas les mêmes, il n'est pas question de souhaits ou de choix, mais de la sécurité de ma mère, de ma tante et de leur mère ma grand-mère.

- Fuir devant le peuple rebelle !! Vous n'y pensez pas, monsieur mon petit-fils, si je puis encore vous nommer ainsi ! De plus j'ai confiance en nos gens, ils nous gardent.

- Monsieur, la plupart des hommes sont partis aux frontières, ce ne sont pas leurs femmes et leurs enfants qui prendront les armes pour nous. Vous avez su les succès remportés par les armées l'année dernière dans le nord, la victoire de Valmy, entre autres, les Autrichiens ont été battus.

- Allons, ne savez-vous pas que toute l'Europe s'est liguée contre cette bande de sauvages, et que l'heure des revers est arrivée pour eux ! Même l'Angleterre s'est jointe à la Coalition, un peu de patience, bientôt tout cela ne sera qu'un mauvais souvenir »

Les discussions s'étaient poursuivies, toujours les mêmes, le vieil aristocrate ne voulant rien entendre, jusqu'à ce que l'arrivée de Jérôme, affolé et haletant, annonçant l'arrivée imminente des soldats, ne les jette dans le souterrain, n'ayant eu le temps que d'emporter les quelques louis d'or de sa bourse, et celle de sa tante, qui avait eu la présence d'esprit de l'aller chercher. Passant par la cuisine où se trouvait l'entrée de la cave qui menait au souterrain, ils avaient pris les mantes et les galoches des domestiques. Ils avaient retrouvé Jérôme à la sortie du souterrain au cœur du bois. Il les avait emmenés chez un vieil oncle charbonnier qui les avait gardés quelques jours. Jérôme était parti au Sud, dans le bocage, car il aurait été soupçonné de les avoir prévenus, et Guillaume s'était souvenu de Michel.

Celui-ci ne s'était pas fait prier, il gardait le souvenir du Comte, « un homme point fier, ma foué ! » qui, jeune homme, ne dédaignait pas de monter dans la barque de son père pour partager une partie de pêche.

« Je vas vous emmener, M'sieur l'Vicomte, pour sûr !! Il faut juste attendre le bon moment, là, ils vous cherchent, faites-vous petits, vous et vos dames, et je reviendrai bientôt vous chercher. » Il n'avait pas voulu d'argent, mais Guillaume s'inquiétait pour son avenir. Tout en traversant l'activité des quais et en suivant une rue pavée qui pénétrait dans la ville, Guillaume demanda :

« Michel, je ne voudrais pour rien au monde vous avoir causé quelque ennui, si vous étiez pris, c'est votre vie qui est en jeu, vous le savez, et Perette, votre chère épouse, ainsi que Jacques et Colas en seraient bien malheureux !

- Ne soyez pas en peine, m'sieur, l'vicomte, en repartant j'vas pêcher, et même'que j'vas la vendre au Château, ma pêche ! Ces messieurs la trouveront bonne, comme toujours !

- Michel, je voudrais vous demander encore un grand service : vous savez que le marquis mon grand-père n'a pas voulu nous suivre ...

-C'est point trop surprenant, allez ! J'le voyais pas s'esbigner comme un voleur !

- Je ne l'aurais pas voulu non, plus, et si ce n'avait été ma mère, ma tante et ma grand-mère, je serais resté avec lui et me serais battu !!

- Et vous auriez été pris, et vous seriez bien mal parti, à c't'heure ! Quoique Mademoiselle Hortense, elle en aurait sûrement remontré aux soldats, elle a plutôt la langue bien pendue, sans vous offenser,

m'sieur l'Vicomte » ajouta Michel avec un clin d'œil et Guillaume acquiesça d'un sourire. Il avait encore dans l'oreille les jérémiades incessantes d'Hortense durant toute la traversée, et présentait que cela ne s'arrêterait pas avec l'arrivée en Angleterre.

Il reprit : « Justement, Michel, je voudrais vraiment savoir ce qu'il est advenu de mon grand-père, j'ai bien peu d'espoir, mais pourtant je voudrais une certitude. Vous serait-il possible de vous renseigner discrètement ? À l'occasion, si vous reveniez par ici, ou si vous connaissiez quelqu'un de confiance, pourriez-vous me le faire savoir ?

- C'est du tout sûr m'sieur, l'Vicomte, je peux vous l'acquiescer : je trouverai bien un moyen de vous donner des nouvelles, en espérant qu'elles ne seront point trop mauvaises, mais ... » et le marin laissa sa phrase en suspens, manifestant ainsi qu'il n'y croyait pas trop.

Les deux hommes étaient arrivés devant une petite maison au toit de tuiles où s'ouvraient deux mansardes, précédée d'un jardinet très propre où poussaient deux massifs de rosiers dans des bordures de pensées. Les fenêtres à l'anglaise et la porte surmontée d'une imposte en éventail étaient peints en vert vif, le heurtoir de bronze étincelait, l'ensemble donnant une impression d'ordre, de netteté très encourageante. Michel souleva le heurtoir et au bout de quelques instants la porte s'ouvrit sur une servante petite et sèche, à l'œil noir et aux cheveux gris de fer. Son visage renfrogné s'adoucit à la vue de Michel et elle se lança dans un flot de paroles rapides, dont Guillaume, qui avait pourtant appris l'anglais avec son percepteur, ne comprit à peu près rien, l'accent de cette personne n'ayant pas grand chose à voir avec celui de ce cher Monsieur Miron, que Dieu ait son âme, se dit le jeune homme. Michel semblait se débrouiller à peu près, mais à cet instant une porte s'ouvrit et une vieille dame aussi ronde et rose que la première était maigre et brune pénétra dans l'entrée.

« Monsieur Michel !! Quelle bonne surprise !! Y a-t-il quelque chose pour votre service ? Mais entrez donc !

- Bonjour, madame Rosalie, comment vous portez-vous à c't'heure ? Toujours aussi rigoustine ?

-Allons, Monsieur Michel, vous vous moquez ! mais qui est ce beau jeune homme ?

- Justement ... » et Michel présenta Guillaume comme Guillaume Martin, le fils d'un ami qui venait de France avec sa famille et qui

cherchait un logement, si Rosalie en connaissait, ou si elle avait des chambres libres ... Il ne donna pas de détails, Rosalie n'en demanda pas non plus, on se comprenait à demi-mot et point n'était besoin d'en dire davantage.

« J'ai les deux grandes mansardes, en haut, pour ces dames, et si Monsieur veut bien se contenter d'un cabinet ... dame, il est petit avec une seule tabatière, mais il sera sur le même palier. Je tiens table d'hôte également, et je suis normande, ce qui veut tout dire pour ma cuisine ! » Quand elle eut donné à Guillaume le prix qu'elle demandait celui-ci se sentit défaillir : ce qu'il possédait encore n'irait pas bien loin, il allait falloir d'urgence qu'il trouve un moyen de gagner sa vie ! Et à la pensée des lamentations que cela allait entraîner chez sa mère et des reproches de sa tante – pensez !! déroger, lui, le vicomte de la Mesnardière !! Mais nécessité faisait loi, il allait bien falloir qu'Hortense s'en accommodât !

« C'est parfait madame

- Rosalie, pour vous servir, monsieur Martin, je suis madame Rosalie pour tout le monde ici !

- Eh bien, c'est parfait, madame Rosalie, je vais aller chercher ma mère, ma grand-mère et ma tante et nous nous installerons, si cela ne vous dérange pas.

- Faites donc, monsieur, je vais leur préparer une bonne tasse de thé, je suis sûre que ce ne sera pas de refus, en quittant le bateau ! »

Les deux hommes s'en retournèrent au port. Ils marchaient en silence, chacun plongé dans ses pensées. Guillaume se demandait avec angoisse comment il allait subvenir aux besoins des trois femmes. Au moment du départ, dans l'affolement et la hâte, son grand-père avait commencé sur un ton hésitant, cherchant ses mots :

« Guillaume, tu dois savoir ... Ah ! Si j'avais pensé !... Mais tu m'avais prévenu pourtant, ! Il faut que je te dise ... » mais Hortense s'était interposée vertement :

« Il n'est plus temps pour vos controverses, marquis ! Vous voulez rester, c'est parfait, et peu m'en chaut !! Mais Guillaume doit nous accompagner, c'est son devoir ! Allons, mon neveu, ne lambinons pas !! » D'autre part Jérôme ne cessait de les presser, il n'avait pas pris le temps d'écouter le vieil homme, et de plus, que lui aurait-il dit d'autre que ce qu'il n'avait cessé de lui répéter toutes ces dernières

semaines ? Il était parti, le vieux marquis était resté ... Cela lui poignait le cœur.

Il ne pouvait imaginer le vieil homme si fier dans un cachot, et bien pire encore, dans la charrette !... Michel le tira de ses songes :

« ne pensez point trop au passé, m'sieur l'Vicomte, ça vous mine et ça n'donne rien de bon ! Vous voilà ici, à c't'heure, il vous faut regarder devant !

- Vous avez raison, Michel, surtout qu'il va me falloir trouver un travail très rapidement, il ne me reste pas grand'chose sur ce que nous avons pu emporter, ce qui était déjà bien peu !

- Un travail ? Et qu'est-ce que vous savez faire, m'sieur l'Vicomte, sauf vot'respect ?

- Ah ! rien d'utile, malheureusement, mon brave Michel !! Tirer l'épée honorablement, toucher la cible au cœur au pistolet, monter à cheval, et je ne vois pas comment tout cela me servirait dans les circonstances actuelles !! Mais je ferai vraiment n'importe quoi, et je vais chercher.

- Il faut demander à Madame Rosalie, elle connaît du monde, elle sera de bon conseil ! »

Les deux hommes avaient rejoint les trois femmes qui attendaient sur le quai.

« Avez-vous trouvé quelque chose, mon fils ? » interrogea la comtesse.

« Certes, ma mère, je pense que nous y serons parfaitement, bien que ce soit modeste . . .

- Modeste ! » intervint sèchement Hortense. « Si j'en juge par le bateau que vous nous avez trouvé, dans quel immonde galetas allez-vous à présent nous loger ? »

- Ma tante, je vous rappelle pour une nouvelle fois que ce bateau tant méprisé appartient à Michel, ici présent, et que sans sa générosité, Dieu sait – ou plutôt je le sais très bien – où nous serions à présent ! Il est désobligeant de votre part d'en parler sur ce ton devant lui qui, comme tout les marins, aime son bateau. »

Et coupant court aux réflexions qui allaient sans doute suivre, il se tourna vers sa grand-mère, lui offrant son bras, et saisissant un des sacs il déclara à Michel :

« Il faut pardonner à ma tante, Michel, avec le temps elle comprendra tout ce qu'elle vous doit.

- Il n'y a pas d'offense, m'sieur l'vicomte, pas d'offense !! » saisissant un autre sac après avoir enfoui son bonnet dans sa poche il alla vers la comtesse, et lui dit : « Sauf vot'respect, Madame la comtesse, si vous vouliez prendre mon bras, les pavés sont plutôt rudes, ça vous soutiendrait.

- Avec plaisir, Michel, ce n'est pas de refus, j'ai vraiment hâte d'être dans ma chambre ! » Personne ne proposa d'aide à Hortense, qui dût porter elle-même son sac, mais lui en aurait-on offert, qu'elle l'eût sans doute refusée avec hauteur ! Le groupe se mit en marche, et gagna sans encombre la pension de madame Rosalie.

Celle-ci les attendait dans son petit parloir douillet aux meubles recouverts de chintz aux couleurs vives, des rideaux de dentelles voilaient les fenêtres et un bon feu de charbon brûlait dans la cheminée.

« Entrez, mesdames, entrez ! Une bonne tasse de thé chaud vous attend, que vous allez boire pendant que ces messieurs vont monter les bagages. Margaret !! » appela-t-elle, et à la servante qui entra : « Montrez le chemin, je vous prie ! »

La petite dame ronde et alerte allait et venait dans la pièce, menant la vieille dame au meilleur fauteuil près du feu, installant la comtesse et sa sœur autour de la table à thé tout en bavardant de tout et de rien :

« Le temps n'a pas été bon ces derniers jours et ça a soufflé fort cette nuit, la mer ne devait pas être trop bonne !! Je vous ai préparé des scones, c'est d'ici, vous allez découvrir, ils sont tout chauds, voilà le beurre ! Voulez-vous de la crème ou du sucre ? Cela vous tiendra jusqu'à l'heure du dîner, je le sers à deux heures ! » Tout en servant les trois femmes, elle avait eu le temps de les observer à petits coups d'œil discrets et s'était fait son opinion : « Oui-da ! ce ne sont pas des bourgeoises, mais sûrement qu'elles sont de la haute !! Le bonnet en dentelle de la grand-mère vaut bien ses vingt louis, et même plus, et si les mantes sont grossières, les robes, elles ne trompent pas ! Encore une famille qui fuit la Terreur ! Il y en a une qui fait sa fiérote, mais sûr que ça devra lui passer !! Les deux autres m'ont l'air plus faciles, mais baste ! On verra bien. »

Lorsque le thé fut bu, les scones avalés (et la comtesse et sa mère ne lésinèrent pas sur les remerciements, car cet intermède avait réchauffé à la fois leur cœur et leurs corps, également transis par les derniers

évènements) madame Rosalie conduisit les trois femmes par un escalier de bois ciré vers leurs chambres. Celles-ci se composaient de deux grandes mansardes prenant jour chacune par une petite fenêtre, et contenant un grand lit, une armoire, un fauteuil de paille, une commode au dessus de marbre faisant office de table de toilette où se trouvaient un broc et une cuvette de faïence, les uns décorés de feuilles et de baies de houx, les autres de cigognes. L'édredon était de chintz, les rideaux de linon blanc et dans chaque chambre une carpeste soit rouge, soit bleue, recouvrait en partie le parquet ciré. Les trois femmes ressentirent un sentiment indicible de soulagement et de surprise devant ce tableau simple mais accueillant, et même Hortense ne trouva rien à en redire. Elle se contenta de tâter le lit et de déclarer entre haut et bas, « Au moins les matelas sont bons ! »

Cependant, lorsque madame Rosalie se fut retirée, Hortense jeta un regard circulaire sur les chambres et s'écria :

« Mais c'est minuscule ! Nous allons être les uns sur les autres ! Sans compter qu'il va falloir partager un lit, il n'y en a que deux ! Et Guillaume ? Où va coucher Guillaume ? »

- Ici, ma tante, dans ce cabinet qui ouvre sur le palier et qui est entre vos deux chambres !

- Mais c'est à peine plus grand qu'un placard !

- N'ayez crainte, je m'en contenterai ! Mais nous devons tout de suite parler de la vie qui va nous attendre à présent. J'ai payé à Madame Rosalie un mois de pension, mais il faut de toute urgence que je trouve de quoi gagner le nécessaire pour continuer. Je vais lui demander qu'elle m'aide à trouver un travail . . .

- Travailler !! » s'écrièrent, comme Guillaume s'y attendait, sa mère et sa tante. « Mais vous n'y pensez pas ! Et pour quoi faire, Seigneur ? ajouta Hortense aigrement. « Nous ne sommes pas de ces gens formés à travailler, notre rôle est de servir le roi, vous déshonorez votre épée, mon neveu ! »

- Il n'y a plus de roi chez nous, ma tante, et bien que mon cœur m'eût conduit à rejoindre les armées royalistes à l'étranger, votre soin a demandé que je ne le fisse pas, et me voilà ici avec charge d'âmes. Comme vous me l'avez si bien dit, c'est en cela que consiste mon devoir, aujourd'hui.

- Guillaume a raison », intervint alors madame de Bénouville, mère de Nadine de la Mesnardière et d'Hortense de Bénouville. « Guillaume a raison, à quoi bon tergiverser et pleurer sur le lait renversé ? Ce ne sont pas vos récriminations, ma fille, qui mettront de la viande au pot et qui nous permettront de demeurer dans cette maison, petite, certes, mais propre. Nous aurions pu trouver bien pire, nous avons encore de la chance dans notre malheur. Si j'en avais l'âge et la force, je ferai comme Guillaume, mais j'ose espérer que vous, et surtout vous, Hortense, dans la force de l'âge, ne demeurerez pas à la charge complète de Guillaume, et que vous trouverez une façon d'assumer votre part du fardeau. Je ne parle pas souvent, Hortense, Dieu merci, tenant en général le dé de la conversation » ajouta-t-elle d'un ton ironique, « mais quand les circonstances l'exigent je ne crains pas de donner mon avis. Va, Guillaume, et parle à cette madame Rosalie, qui m'a fait très bonne impression. Je suis sûre qu'elle te donnera de bons avis. Et vous, mes filles, plus de gémissements, je vous prie.

- Je vois avec plaisir, mère, que vous êtes remise des malaises occasionnés par la traversée !! » répliqua Hortense, qui ne laissait que rarement le dernier mot à ses adversaires, « vous avez retrouvé tout votre mordant !

- Contrairement à toi, qui ne l'a jamais perdu, ma fille ! » répliqua du tac au tac la vieille dame. « Et j'en aurais tout autant à ton service chaque fois que nécessaire. Ce sera ma façon d'aider Guillaume, que d'empêcher que tu lui rendes la vie plus insupportable qu'elle ne l'est déjà. Brisons là, je vous prie ; il n'y a pas lieu d'ajouter autre chose. »

Et madame de Bénouville tourna le dos à sa fille et alla s'asseoir dans le fauteuil près de la fenêtre, manifestant clairement que le sujet était clos. C'était une petite femme mince, nerveuse, la chevelure blanche et l'œil noir d'un moineau, qui avait été blonde, avait chevauché en tête de sa meute sans crainte et hardiment jusqu'à ce que ses rhumatismes l'en empêchassent et qu'elle vînt alors vivre auprès de sa fille mariée au comte de la Mesnardière. Hortense, fille cadette à la petite dot et au caractère acide, n'avait pas trouvé à se marier, et sa mère l'amena en quelque sorte dans ses bagages.

Les deux femmes se mirent à ranger les quelques objets et vêtements qu'elles avaient pu emporter. La comtesse soupira : « Nous n'avons pas grand chose, comment allons-nous passer l'hiver ? Il va nous falloir acheter des vêtements, du linge, que sais-je !

- Au moins ces mantes, pour vulgaires qu'elles soient, ont le mérite d'être chaudes et en excellent état ! » précisa de sa place Madame de Bénouville.

- En être réduite à porter cette bure ! » dit entre ses dents Hortense, qui ne souhaitait pas trop que sa mère entendît, mais qui ne pouvait s'empêcher de laisser exhaler sa mauvaise humeur !! Personne ne releva. Guillaume les laissant à leur ouvrage alla jeter un coup d'œil à son réduit. Il y trouva un lit de sangle, un coffre et une chaise. C'était spartiate, mais il pensa qu'à l'armée il n'aurait pas eu mieux ! Il jeta son sac sur la chaise et s'assit sur le lit. Il posa son front sur ses mains jointes et ferma les yeux. Qu'allaient-ils devenir, Seigneur ? Sa place aurait été dans les armées royalistes, à combattre les Bleus pour mettre le petit Louis XVII sur le trône, mais l'enfant était prisonnier, et lui était ici, dans un pays étranger où il allait devoir gagner son pain. Il ne partageait pas les préjugés de sa tante et de sa mère concernant le travail, et les idées nouvelles ne lui avaient pas vraiment déplu. Monsieur Miron lui avait fait lire les Encyclopédistes, et il avait suffisamment de bon sens pour comprendre que l'on ne pouvait exclure du pouvoir toute la partie active de la population, celle qui faisait la richesse du pays, sans que celle-ci se révoltât. Mais la chute et la mort du Roi l'avait outré, bouleversé. Malgré tout, son grand-père s'était absolument opposé au départ dans l'un des pays frontaliers où il aurait pu rejoindre les armées autrichiennes, et quand ils avaient dû partir en catastrophe, c'était l'Angleterre qui avait été la solution immédiate la plus appropriée. Poussant un profond soupir, il se frotta longuement le front comme pour en effacer les soucis, puis il se leva et se dirigea résolument vers le salon où il savait trouver Madame Rosalie.